

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 15

Artikel: Les poissons d'Avril
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179349>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il n'y a guère plus de 60 ans que les messieurs et les dames de Lausanne se réunissaient encore, les soirs d'été, sous les marronniers de la cathédrale, pour y danser aux chansons. Une société plus vulgaire dansait comme eux ; les voix s'entremêlaient ; ces deux rondes, en tournoyant si près l'une de l'autre, semblaient se confondre et, à quelque distance, on ne voyait qu'une ronde, comme on n'entendait qu'un seul refrain :

Nous n'irons plus au bois, etc.

Ce spectacle se reproduisait dans les petites villes. L'usage voulait que le bailli donnat le branle. Un jour, à Nyon, celui que Berne venait d'envoyer, prit rang avec son fils ; une lessiveuse (buandaire) les séparait. Tout à coup elle entonne d'une voix gaillarde, sur l'air des *Trois petits bonnets ronds* :

Dansons, dansons,
D'une main je tiens l'âne et de l'autre l'ânon.

Le bailli fut longtemps à vouloir comprendre que ces paroles, étant celles d'une ronde ancienne, ne pouvaient être corrigées. Parfois, la ronde se changeait en *Coquille ou Farandaule* ; la bande joyeuse se pliait, se repliait, et courait se perdre dans les champs, dans les bois, en entraînant dans sa course les enfants et les vieillards même. »

Tel était le tableau que présentaient nos mœurs, à la ville et à la campagne.

En terminant notre petit travail, nous croyons devoir faire observer à nos lecteurs que, pour le rendre plus complet, nous avons dû nécessairement y remettre en scène plusieurs personnages dont nous avions déjà parlé dans nos articles sur le château de Coppet, et revenir aussi sur quelques anecdotes déjà racontées.

Note. Quelques personnes nous ayant demandé quelle était la maison où Rousseau donna son concert, nous nous sommes aperçus que nous avions, en effet, oublié de l'indiquer. Cette maison est située à l'angle formé par la rue de la Madelaine et les Escaliers-du-Marché, du côté de la Palud.

L. M.

Les poissons d'Avril.

Si l'on en croit les dictionnaires, la coutume de donner des *poissons d'avril* remonte à la passion de N. S. Jésus-Christ, pendant laquelle il fut renvoyé de Pilate à Hérode et d'Hérode à Pilate, bafoué par la foule.

Sans nier cette origine, il nous paraît étrange que des Chrétiens aient consacré ce triste souvenir par une coutume vexatoire, qui a traversé des siècles de foi ardente, où l'Eglise tenait le glaive de la justice et allumait tant de bûchers.

Quoi qu'il en soit, le premier avril est un jour fécond en mystifications de tous genres, faites avec plus ou moins d'esprit.

Qu'on nous permette un exemple entre mille :

L'an dernier, une demoiselle, dont on n'a pas voulu nous révéler le nom, trouve en rentrant chez elle une marchande à la toilette qui l'attendait depuis long-temps et ne cachait point son impatience.

M^{me} X., fort étonnée, demande de quoi il s'agit.

On lui exhibe une lettre qui lui donne le fou rire.

Elle voit que, sur sa propre invitation (non signée cependant, et d'une écriture inconnue), la marchande à la toilette vient acheter de vieilles robes dont elle veut se défaire.

M^{me} X. s'empresse de démontrer à la pauvre mystifiée qu'on lui a fait une de ces espiègleries sans conséquence au mois d'avril, et qu'elle ne lui a jamais écrit.

Déçue dans ses espérances commerciales et regrettant fort les deux heures qu'elle a perdues, la marchande s'en va.

Dix minutes plus tard arrive une somnambule, appelée de la même manière.

Cette fois, M^{me} X. trouve le tour encore plus plaisant, attendu que la *voyante* se fâche et veut absolument savoir d'où part le poisson d'avril pour s'en venger.

— Ceci vous regarde, madame, répond en riant la maîtresse de la maison ; puisque vous possédez la double vue, cherchez les coupables, punissez-les comme vous l'entendrez, je vous les abandonne entièrement.

Avant la fin de la journée, se présente encore un pédicure, muni d'une même lettre.

Celui-ci avait retardé un voyage d'affaires pour se rendre chez M^{me} X. à l'heure indiquée dans la missive.

Il était furieux, exaspéré, et maudissait de tout son cœur l'*imbécile* qui l'empêchait d'extirper les cors de tout un régiment en garnison à Chambéry.

Rien ne pouvait amuser davantage M^{me} X. Le fou rire la reprenait à chaque figure nouvelle, marquant son désappointement d'une façon plus accentuée.

Le lendemain parut un professeur de chorégraphie, très vexé que M^{me} X. se refusât à apprendre la polka, la mazourka, le boléro, ou tout autre danse de caractère.

Enfin, le 15 avril, ce fut le tour d'un coiffeur pourvu des pomades les plus efficaces pour arrêter promptement la chute des cheveux.

Ce dernier était absent quand l'invitation lui avait été faite ; il espérait cependant que M^{me} X. n'aurait consulté aucun autre patricien.

Le coiffeur seul eut assez d'esprit pour rire de bon cœur avec la personne chez qui on l'avait envoyé, laquelle, pour le dédommager un peu de sa peine lui raconta toutes les déconvenues dont elle avait été la cause innocente.

C'est de lui que nous tenons ce fait, dont nous garantissons l'authenticité.

Toutefois, comme il n'est pas toujours facile de faire courir les ânes gris jusqu'à Paris⁴, on se contente le plus souvent d'expédier des lettres plus ou moins fréquentes et non affranchies, que les destinataires se gardent bien de refuser de peur que les employés de la poste ne s'en divertissent.

Là, sous le masque de l'anonyme (toléré un jour

⁴ Mois d'avril

Qui fait courir

Les ânes gris

Jusqu'à Paris.

Refrain qu'on chante aux mystifiés.

sur trois cent soixante-quatre) on débite des fadeurs, des niaiseries, ou bien on fait entendre quelques bonnes vérités qui vexent les sots, mais dont les sages font leur profit.

Dans la classe ouvrière, les déclarations d'amour s'échangent sans scrupule ; elles pleuvent ce jour-là au point de mettre les facteurs sur les dents. Nous pourrions citer plusieurs personnes qui en possèdent des collections remarquables, parmi lesquelles se rencontrent des spécimens curieux de style épistolaire.

Ce qui plaît avant tout, dans les poissons d'avril de ce dernier genre, c'est le rôle actif qu'ils donnent à l'imagination la plus paresseuse.

On veut découvrir la main qui se cache sous le voile de l'inconnu ; on cherche si, au fond de cette plaisanterie coutumière, ne se trouve point un sentiment sérieux et timide qui n'ose s'avouer ; et, pour cela, on a recours à toutes les ruses imaginables.

Jeunes et vieilles filles, tourmentées par le démon de la curiosité, assiègent la porte des somnambules, qui confirment leurs suppositions ou les égarent bien loin de la vérité.

N'en rions pas, Messieurs ; notre vanité seule nous empêche de recourir à ce moyen lorsque nous devrions pénétrer quelque mystère ; nous aimons à faire les esprits forts, à nous railler de tout, mais....

Qu'allions-nous faire ?

Le *Conteur Vaudois* a des lectrices aux yeux desquelles il serait dangereux de dévoiler nos faiblesses.

Taisons-nous !

Y.

La soupa aï pâi.

Dou conseillers s'eimbêtâvont on dzo ào grand conset ; lo président dâo conset d'état liaisâi dâi rappoo que fason bâilli et drumi noutré dou compagnons. — Yon dâi dou fe signo à l'autro dé sailli que devant et quand furont frou, l'ai dit :

— Veni vâi avoué mé tanqu'âi Trâi Suisses, po vairé se noutron syndico l'âi iest, ye devesâi l'âi apportâ onna matola dé bûro, et l'âi vu démandâ se noutra modze a vêlâ sta né passâ.

— C'est que iavé envia d'ouré Monsu Etet, on a de stu matin tsi Bise que voliâvé férè on discou, iaré bin amâ l'ouré.

— Oh ! ne volien prâo savâi cein què dera, on demandéra âi z'hussiers.

Et ie partont po lé Trâi Suisses.

Ein arrevein su la plliacé dé la Ripouna, cé qu'al-lâvé démandâ dâi novallés dé sa modze dit à l'autro :

— Allein bâiré quartetta à la pinta dé la grenetta, kâ ié rude sâi. Tandique bêveson, dâi z'ovrâi eintront et démandont dé la soupa. On lâo sâi dé la soupa aï pâi bin épessa, que bailla einvia à noutré conseillers. Yon dé leu tapé trâi coups su la trâbllia avoué la botollic et dit :

— Dites-voi, Madame la pintière, apportez-nous voi une terrine de soupe aux pois, pour deusse !

— Bien, M'sieu !

La pintière dese à sa serveinta que po clliâo dou Monsu, faillesâi passâ la soupa, que cein iré molonéto dé lâo bailli tot l'épais, coumein on baillivé ai z'ovrâi,

et le fâ mettré onna nappa su la trâbllia. On momeint après, on apporté la soupa ; ion dâi conseillers preind la potse po la remoâ et po sé servi, mâ, tot ébâhi dé ne rein trovâ d'épais, li que comptâvé déssus, ie se met à djurâ ein dесin :

— T'einlevâi-te pas po dâi caion !

— Qu'âi-vo ? déemandé l'autro.

— Pardieu, vouâiti-vâi ! (et ie lévavé lo potson, pliein dé clliâ à dou pî dé hiaut, po lo laissi colâ dein la terrina).... L'an creblliâe !

C.-C. DÉNÉRÉAZ.

Le tabac chinois.

Parmi les plantes dont le nouveau monde a doté l'ancien continent, le tabac et la pomme de terre jouent sans contredit le rôle le plus important ; le premier, en fournissant au fisc de maint Etat une de ses principales ressources ; l'autre, en sauvant les classes laborieuses et les prolétaires de la famine, à laquelle elles étaient si souvent exposées auparavant.

L'importation du tabac en Europe, sa destination primitive comme plante médicinale, sa culture et son emploi actuels en Europe et en Chine, la découverte de la pomme de terre, les difficultés qu'elle eut à vaincre pour devenir l'aliment de prédilection des pauvres, fourniront au *Conteur Vaudois* les sujets de quelques articles dont la communication nous paraît offrir quelque intérêt à ses lecteurs.

C'est aux Souvenirs d'un voyage fait en Chine par le missionnaire Huc que nous empruntons ce qui suit :

« La culture du tabac, dit cet infatigable et pieux voyageur, est immense ; cette plante, aujourd'hui si répandue sur toute la surface du globe, et d'un usage si universel chez tous les peuples, même parmi ceux qui ont le moins de contact avec les nations civilisées, n'a été dit-on, connue en Chine que dans ces derniers temps. On prétend qu'elle a été importée dans l'empire du Milieu par les Mantchous, et que les Chinois furent fort surpris quand ils virent, pour la première fois, ces conquérants aspirant le feu par de longs tubes et mangeant la fumée. Il en a coûté fort peu aux Chinois de se faire fumivores. Ils ont adopté avec enthousiasme, avec fureur même, l'usage de cette plante que les Mantchous, par une étrange coïncidence, nomment, dans leur langue, *tambakou*, et que les Chinois désignent tout simplement par le mot *fumée*. Ainsi ils cultivent dans leurs champs la feuille de fumée ; ils mangent la fumée et leur pipe s'appelle *tuyau à fumée*.

» L'usage du tabac est devenu universel dans tout l'empire ; hommes, femmes, enfants, tout le monde fume, et cela presque sans discontinuer. On vaque à ses occupations, on travaille, on va, on vient, on chevauche, on écrit, on cultive les champs avec la pipe à la bouche. Pendant les repas, si l'on s'interrompt un instant, c'est pour fumer ; pendant la nuit, si l'on s'éveille, on allume sa pipe. On comprend combien doit être importante la culture du tabac dans un pays qui doit en fournir à 500 millions d'individus, sans compter les nombreuses tribus de la Tartarie et du Thibet, qui viennent s'approvisionner sur le marché chinois. La culture du tabac est entièrement libre, chacun a le droit d'en cultiver en plein champ et dans les jardins en aussi grande quantité qu'il lui plaît, et puis de le vendre en gros ou en détail, comme il l'entend, sans que le gouvernement s'en occupe ou que le fisc intervienne le moins du monde. Le tabac le plus réputé est celui qu'on récolte dans le Léao-Tong, en Mantchourie, et dans la province de Sse-tchuen. Les feuilles, avant d'être livrées au commerce, subissent diverses préparations, suivant les localités. Dans le midi, on a l'habitude de les couper par filaments extrêmement déliés ; les habitants du Nord se contentent de les dessécher, puis de les broyer grossièrement et d'en bourrer ainsi les pipes.

» Les prisonniers sont généralement moins nombreux en Chine que les fumeurs ; le tabac en poudre, ou, selon le langage chinois, la fumée pour le nez, n'est guère en usage que chez les Tartares mantchous et mongols, et parmi la classe des lettrés et des Mandarins. Les Tartares sont de véritables amateurs ; le tabac à priser est pour eux l'objet d'une préoccupation sérieuse :